



Alors que les Italiens supportent l'Azzura, les Français les Bleus, les Anglais l'équipe anglaise et les Allemands l'équipe nationale, les Brésiliens, eux, supportent le Brésil. De ce fait, il n'existe qu'une faible distinction entre la sélection de football et le pays. Ainsi, la victoire ou la défaite de l'un paraît être celle de l'autre.



Football et fierté nationale

Par Hilário Franco Júnior, professeur de l'Université de São Paulo (USP), auteur, entre autres, de *A dança dos deuses. Futebol, sociedade e cultura*, Companhia das Letras, parue en 2007.

Source : *Le Monde Diplomatique Brasil* – 07/06/2010 – **Texte original :** <http://diplomatique.uol.com.br/artigo.php?id=697>

Traduction : Estelle Mairesse pour *Autres Brésils*

Si le soutien que le F.C. Barcelone reçoit en Catalogne est énorme, cela se doit au fait d'être « bien plus qu'un club », selon la formule consacrée en 1968 en plein régime franquiste. Si le football éveille un immense intérêt dans la quasi-totalité du globe, c'est parce qu'il est bien plus qu'un simple jeu. Si la Coupe du Monde provoque, tous les quatre ans, un engouement même chez ceux qui ne suivent pas au quotidien le football, c'est parce qu'elle n'est pas seulement une rencontre sportive. Son histoire est, en quelque sorte, l'histoire du monde contemporain.

Ainsi, les Coupes du Monde donnent corps à la fierté nationale. La première édition fut organisée en 1930 par l'Uruguay pour fêter le centenaire de son indépendance. Le jour du match décisif de 1934, le grand journal italien *Corriere della serra* écrivit : « aujourd'hui, nous serons envahis par la passion divine qui est inévitablement présent dans tous ce qui est nôtre, dans tout ce qui a la marque de notre race ». En 1954, l'Allemagne, matériellement et moralement affaiblie par la seconde Guerre Mondiale, retrouva son amour propre et le respect international grâce à sa conquête inespérée de la Coupe. Le même événement, en 2006, provoqua dans ce pays des manifestations patriotiques jusqu'alors évitées à cause du sentiment de culpabilité envers le passé nazie. En 1986, Maradona reconnut que le match contre les Anglais était bien plus que du football ; il était la revanche sur la défaite de l'Argentine lors de la Guerre des Malouines¹, quelques années auparavant.

Lors des Coupes du Monde émergent diverses rivalités. En 1930, le Consulat uruguayen à Buenos Aires fut attaqué par une foule mécontente de la défaite contre le pays voisin. En 1938, le match entre l'Autriche et la Hongrie fut une véritable bataille, reflétant les tensions non-résolues nées des longues décennies durant lesquelles les deux nations avaient vécu

¹ La Guerre des Malouines a eu lieu en 1982.

politiquement unies mais culturellement éloignées. En 1950, l'Argentine refusa de participer à la Coupe simplement parce qu'elle avait lieu au Brésil. En 1974, la sélection allemande fut sifflée à Hambourg car il y avait dans l'équipe trop de joueurs du Bayern de Munich. Quatre jours après cependant, le public de la même ville supporta avec ferveur l'équipe face aux frères ennemis de l'Allemagne communiste.

Les gouvernements de toutes les couleurs politiques ont toujours mis beaucoup d'espoir dans les Coupes. Le fameux télégramme que Mussolini envoya aux joueurs italiens avant la finale de 1938 ne contenait aucune ambiguïté : « vaincre ou mourir ». João Goulart² expliqua à la délégation qui se rendait au Chili, en 1962, que la Coupe du Monde « fait oublier aux Brésiliens nos difficultés économiques, et pour cette raison, est plus précieuse que le riz ». La dictature militaire suivit de près la préparation de la Coupe de 1970, espérant tirer des bénéfiques politiques du troisième titre mondial. Le même intérêt fut dédié par les militaires argentins à l'organisation de la Coupe en 1978. Mais l'utilisation de la Coupe du Monde à des fins politiques n'est pas l'exclusivité des pays sans tradition démocratique. Dans la France de 1998 aussi bien le Président de droite que le Premier Ministre socialiste espéraient que la Coupe amenuise la « fracture sociale ». Des mouvements non-gouvernementaux essayèrent aussi de profiter du prestige de la compétition. Fin 1977, fut lancé, par le quotidien *Le Monde*, un mouvement de boycott de la Coupe en Argentine pour faire pression sur la dictature militaire.

Un grand phénomène socio-économique, la circulation mondiale croissante des travailleurs, se manifeste dans les coupes. Certaines fois pour des raisons politiques : en 1938 l'Autriche qui venait d'être annexée par l'Allemagne nazie, fut obligée de céder neuf joueurs à la sélection allemande ; le Hongrois Puskas, qui avait joué la Coupe de 1954 pour l'équipe nationale, participa, après s'être exilé, à celle de 1962 sous le drapeau espagnol. Mais ce fut en général pour des raisons économiques que plusieurs athlètes jouèrent avec plus d'une seule sélection. L'Argentin Luis Monti, participa à la Coupe de 1930 avec son pays et celle de 1934 avec l'Italie de ses ancêtres. A partir de 1962, la FIFA interdit aux athlètes de représenter plus d'une seule sélection, mais pas de jouer pour un autre pays que celui de naissance (en 2006, il y avait cinq Brésiliens dans d'autres équipes). Pour les sélectionneurs, le déplacement est libre ; en témoigne le cas de l'Anglais George Kimpton, qui dirigea la France en 1934, jusqu'aux exemples révélateurs du Serbe Bora Milutinovic qui a déjà entraîné la sélection du Mexique (1986), Costa Rica (1990), Etats-Unis (1994), Niger (1998), Chine (2002), en passant par le Brésilien Carlos Alberto Parreira, qui emmena l'équipe du Koweït (1982), des Emirats Arabes (1990), du Brésil (94 et 2006), de l'Arabie Saoudite (1998) et de l'Afrique du Sud (2010).

Intérêts géopolitiques

Les Coupes du Monde sont un riche observatoire des processus culturels. En 1938, le gardien des Indes Hollandaises Orientales, future Indonésie, prétendit protéger son but de l'attaque hongroise en accrochant au filet une poupée comme amulette ; mais la magie n'opéra pas : les Européens gagnèrent 6 à 0. Dans l'équipement que l'Ecosse emporta pour la Coupe en Argentine, on trouvait 456 bouteilles de whisky. En Espagne, en 1982, la sélection du Koweït souhaita qu'avant son premier match, sa mascotte, un dromadaire, fasse un tour de terrain. Lors de la même Coupe, le match Pérou/Cameroun ressembla plus à une rencontre de sorciers

² João Goulart, connu sous le nom de Jango fut Président du Brésil du 7 septembre 1961 au 1er avril 1964. Populaire grâce aux nombreuses réformes sociales qu'il lança, il est renversé en 1964 par un coup d'État militaire qui marqua le début des années de dictature.

que de footballeurs. A cause du but contre son camp qui élimina la sélection colombienne aux Etats-Unis en 1984, le défenseur Escobar fut assassiné quelques jours après son retour au pays.

Les Coupe du Monde expriment des intérêts géopolitiques, de là le nombre de participants a oscillé de 13 juste après la Dépression (1930) à 16 en 1934, 15 avant la Guerre (1938), 13 après la Guerre (1950). Entre 1954 et 1978, la période de la Guerre Froide figea ce nombre à 16. L'expansion de la Communauté Européenne qui suivit et la fin du Rideau de Fer ont coïncidé avec l'élargissement du monde footballistique, avec 24 pays présents entre 1982 et 1994, et 32 à partir de 1998. Longtemps, la Coupe, comme le monde, fut une exclusivité européenne et américaine. Si dans le contexte colonialiste de 1934, il y avait un seul pays africain, lors de la décolonisation le continent africain est resté en dehors des six Coupe suivantes. Mais grâce aux intérêts de la globalisation croissante, l'Afrique, à partir de 1982, comptait deux sélections, en 1994, trois, et depuis 1998, cinq. L'Asie, apparue en 1938, fut présente à cinq des huit Coupes réalisées entre 1954 et 1982, mais à partir de 1986, elle gagna deux places fixes, qui augmentèrent jusqu'à quatre depuis 1998.

Le Brésil, avec sa passion pour le football ne pouvait échapper à cette logique historique des Coupes. Chacune d'elles semble réveiller un sentiment national pourtant faible. Comme le populisme de la gauche de Goulart qui célébra en 1962 « la victoire de la Nation », la dictature militaire de droite chercha en 1970 à s'associer au triplé mondial. Les joueurs brésiliens ne sont jamais simplement sélectionnés, comme dans la plupart des pays, mais oui « appelés » à servir la patrie. Comme Dunga déclara lors d'une récente interview collective durant laquelle il annonça le groupe convoqué pour la prochaine Coupe, là-bas « nous allons souffrir, nous allons saigner ». Durant cette mission, les joueurs « sont préparés pour se sacrifier et vaincre pour le pays » donc « tous ceux qui sont ici doivent être patriotes ». De la même manière, Dunga ne se définit pas comme spécialiste en football (sélectionneur ou entraîneur) mais plutôt comme « un commandant de la sélection ». Alors que les Italiens supportent l'Azzura, les Français les Bleus, les Anglais l'équipe anglaise et les Allemands l'équipe nationale, les Brésiliens eux supportent le Brésil. De ce fait, il n'existe qu'une petite distinction entre la sélection de football et le pays. Ainsi, la victoire ou la défaite de l'un paraît être celle de l'autre. Le co-sélectionneur, Jorginho, expliqua cette idée lors de la même interview – la « sélection brésilienne est notre patrie ». Le pays est vu comme un bloc unique où non seulement l'athlète doit être patriote mais tous les citoyens sont aussi en quelque sorte convoqués : « je demande au supporter qu'il aime notre pays », clama le commandant.

Enfin, pour qui souhaite de pas être qu'un simple sujet de l'histoire, mais oui, être aussi acteur, la Coupe permet non seulement de supporter une équipe mais aussi de penser le monde dans lequel nous vivons.